

Dans votre livre, vous vous demandez «pourquoi la mondialisation est anxiogène». Pourriez-vous nous donner votre explication à ce qui apparaît clairement comme le sentiment dominant quand on parle de mondialisation ?

Zaki Laïdi: J'ai en effet essayé d'analyser de près cette question de l'anxiété en faisant la part des choses entre les risques réels et les perceptions des risques courus par les individus. J'en suis arrivé à la conclusion qu'il y avait quatre facteurs qui favoriseraient la manière dont les individus affrontaient la mondialisation: le facteur générationnel, le niveau de qualification, le degré d'exposition à la compétition économique et, enfin, les influences sociales, culturelles et idéologiques que subissaient ces mêmes individus. Or, à l'évidence, ces quatre facteurs dont je viens de parler ne vont pas dans le même sens.

Un jeune de 18 à 24 ans a, par exemple, cinq fois plus de chances de perdre son emploi qu'un homme d'âge mûr de moins de 50 ans. Pourtant, le regard que le jeune portera sur la mondialisation sera bien plus positif que celui que portera sur cette même mondialisation

une personne plus âgée. Il n'y a pas chez les gens, contrairement à ce que l'on croit, de vision ou d'interprétation cohérente de la mondialisation. Mais, en même temps, chacun peut trouver matière à s'en inquiéter sauf quand il est jeune, très qualifié, travaillant dans un secteur porteur et éduqué dans un milieu ouvert.

– **Pourtant, vous semblez faire une différence entre la réalité de la mondialisation et sa perception...**

– Oui, c'est un point essentiel pour comprendre le phénomène altermondialiste. Quand vous observez le profil des militants d'Attac, par exemple, que constatez-vous ? Une incroyable sous-représentation des agriculteurs et des ouvriers (2 %), une présence à peine supérieure des artisans, et une surreprésentation des professions intellectuelles. Or, comme vous le savez, ce sont les professions intellectuelles qui sont les moins menacées par la mondialisation. L'altermondialisme mobilise ainsi les couches sociales les moins exposées à la mondialisation,

ce qui m'amène à dire que l'altermondialisme renvoie moins à une condition sociale qu'à une condition existentielle.

– **Comment expliquez-vous cela ?**

– Parce que la mouvance altermondialiste, en France notamment, est avant tout une mouvance idéologique dont les courants sont d'ailleurs contradictoires: d'un côté, des souverainistes proches du Parti communiste, comme l'actuel président d'Attac, et, de l'autre, une mouvance trotskiste que l'on appelle «mouvementiste». La première, malgré ce qu'elle prétend, cherche avant tout à voir se reconstruire une grande alliance tiers-mondiste. La seconde veut mobiliser le plus grand nombre sur des bases très hétéroclites. Mais le point commun à ces deux tendances, c'est l'hostilité politique à l'Europe, la détestation de l'Amérique, le rejet du capitalisme.

Bien sûr, il n'y a pas que cela dans l'altermondialisme. Mais disons que la matrice *Monde diplomatique*-Attac, avec tout ce

qu'elle véhicule, permet de prendre la mesure de l'altermondialisme français, dont l'une des caractéristiques est d'être très idéologique et très travaillé par l'extrême gauche.

– **Vous montrez dans votre livre que le libre-échange n'est pas très populaire. Pourquoi ?**

– Oui, c'est un des points qui m'a le plus frappé en écrivant ce livre. J'ai constaté que dans la plupart des grands pays, et pas seulement en France, le libre-échange progressait, mais sa popularité régressait. Cela tient à toute une série de facteurs, dont le plus important est lié au fait que les individus continuent

de voir le commerce sous un angle purement mercantile. Ils pensent qu'exporter, c'est bien, mais qu'importer, ce n'est pas bien.

Or, on sait que ces raisonnements n'ont aucun sens économiquement. Il n'y a par exemple aucun lien entre la croissance d'un pays et son déficit commercial. Le commerce n'a d'ailleurs pas vocation à créer de l'emploi.

– **Mais à quoi sert-il, alors ?**

– À faire en sorte que chaque pays se spécialise dans ce qu'il sait le mieux faire, quitte donc à détruire certains secteurs où de l'emploi existe. C'est ce que l'on appelle la théorie des avantages comparatifs. Contrairement à ce que dit la critique altermondialiste, cette théorie est fondamentalement juste et productrice de richesse. Mais elle crée aussi des problèmes sociaux à court terme, qui sont réels. Le plus délicat d'entre eux porte sur la prise en charge sociale des travailleurs non qualifiés, tant dans les pays riches que dans les pays pauvres. De ce point de vue, la réalité que l'on observe à travers le monde dément

Zaki Laïdi

- **Né en 1964**, il est marié et père de deux enfants.
- **Politologue au Ceri (Sciences-Po)**, il enseigne à l'Institut d'études politiques de Paris, à l'université de Genève et à l'université de Montréal.
- **Il est aussi l'animateur du centre «En temps réel»**, qui publie des documents, anime des séminaires et s'approprie également à financer des recherches (www.entempsreel.org).
- **Sa réflexion porte sur le sens et l'action politique à l'heure de la mondialisation.** Il est par ailleurs fortement engagé dans le débat public sur la modernisation de la gauche. Inspirateur du programme de Daniel Cohn-Bendit aux élections européennes de 1999, il est également conseiller spécial du commissaire européen au commerce, Pascal Lamy.

À lire

- **La Grande Perturbation**, Flammarion 2004, 480 p., 21 €. Dans cet ouvrage qui vient de paraître, Zaki Laïdi analyse les effets anxiogènes de la mondialisation, qui creuse l'écart entre gagnants et perdants et plonge le monde entier dans un état de «grande perturbation».
- **Un monde privé de sens**, Hachette pluriel, 2001.
- **Malaise dans la mondialisation**, Textuel, 2000.
- **Le Sacre du présent**, Flammarion, 2000.

L'altermondialisme renvoie moins à une condition sociale qu'à une condition existentielle.

la théorie économique qui voudrait que les travailleurs non qualifiés du Sud soient les bénéficiaires de l'ouverture. En fait, dans un monde où le travail devient partout une denrée rare, ce sont les plus qualifiés qui l'emportent. C'est une des explications majeures du développement des inégalités.

– **La mondialisation n'est donc pas un jeu gagnant/gagnant ?**

– À long terme, oui; mais certainement pas à court terme. Le commerce crée une balance inégale entre gagnants et perdants. Mais ce qu'il faut bien voir, c'est que le commerce n'est pas en soi un remède ou une solution miracle. Ce peut être la meilleure comme la pire des solutions. La meilleure, si l'ouverture commerciale est bien pensée et intégrée à une véritable stratégie économique. La pire, si elle est pensée comme une fin en soi. Tant que l'on n'aura pas compris cela, les débats pour savoir si l'ouverture économique est positive ou négative n'auront aucun intérêt.

RECUEILLI PAR NATHALIE LACUBE